

MOTIVÉES

la liste



Puisque c'est ça !



Tu es MOTIVÉ-E-S...

- 1/ Découpe soigneusement le long des pointillés.
- 2/ Place la tête dans la découpe.
- 3/ Fais-toi prendre en photo.
- 4/ Envoie le tirage à l'adresse ci-dessous.

Geneviève Zoïa, Laurent Visier

DE ZEBDA À MOTIVÉ-E-S :

UNE ASSOCIATION DES QUARTIERS À LA CONQUÊTE DU POLITIQUE

1997 : les chômeurs sont dans la rue.

1998 : la France manifeste contre les alliances politiques avec le Front National dans les conseils régionaux.

Dans les deux cas, les manifestants scandent les refrains de *Motivés*, un CD qui remet au goût du jour des chants de lutte. Les jeunes générations apprennent à cette occasion les paroles du Chant des Partisans aussi bien que celles de Bella ciao, du Temps des Cerises, du Paso del Ebro, de la Butte rouge ou de l'Estaca. Pour la carrière du groupe toulousain Zebda qui a déjà marqué le paysage de la jeune musique française des banlieues avec quelques titres, dont « Le bruit et l'odeur », ce disque collectif et militant marque une étape importante. Issu de la fête 100 % Collègues en 1996, il se vendra à plus de 120 000 exemplaires.

1999 : les tubes s'enchaînent : « Je crois que ça va pas être possible », « Tomber la chemise »... les articles de presse se multiplient et le groupe reçoit en 2000 la Victoire de la Musique du meilleur album français ainsi que celle du meilleur titre.

2000 : Zebda annonce la formation d'une liste aux élections municipales à Toulouse.

2001 : « motivé-e-s » obtient 12,4 % des voix au premier tour du scrutin, s'allie avec la gauche au deuxième tour. Malgré la défaite, « motivé-e-s » compte désormais quatre conseillers municipaux à Toulouse.

« Vite, écris ! » une histoire pressée

Au début des années quatre-vingt, quelques adolescents des quartiers Nord de Toulouse qui fréquentent le Club de prévention se lancent avec une éducatrice dans l'écriture d'un scénario. Le film, *Autant en emporte la gloire*, marque le début de l'aventure du groupe. D'abord diffusé dans un festival de quartier toulousain, il circule dans les écoles d'éducateurs, dans des réunions, des colloques locaux. Il obtient à chaque fois un vif succès, suscite des débats sur l'immigration, les jeunes des quartiers, les filles maghrébines...

Peu après, grâce à la rencontre d'une chargée de mission à la Culture au cours d'une projection au Greta,

les jeunes se voient proposer une somme de trente mille francs pour réaliser un deuxième film. Le Club de prévention refusant de prendre cette responsabilité, les jeunes, avec l'éducatrice et quelques travailleurs sociaux intéressés par l'audiovisuel, créent alors une association loi 1901, VITECRI. « Ça s'est appelé Vitécricri parce qu'on n'avait pas de nom, on cherchait, et quelqu'un a dit : « Allez, vite, écris... Tiens, voilà, tu écris : Vitécricri ». Et après on s'est aperçu qu'il y avait vidéo, théâtre, écriture dans ce mot. »¹

Le deuxième film, *Prends tes cliques et t'es classe*, raconte l'histoire d'un professeur de frime qui donne dans le quartier des cours de « classe » à un jeune venu de la campagne. Cette seconde expérience les conduit à prendre la parole en public et à réfléchir sur le rôle qu'ils ont envie de jouer « pour de vrai » dans leur quartier. Mais c'est le troisième film qui fait naître Zebda. *Salah, Malik, Beurs...* raconte en effet l'histoire d'un groupe de rock débutant, totalement imaginé pour l'occasion, Zebda². Après le succès du film qui emprunte, comme les précédents, circuits locaux et nationaux, le groupe Zebda s'émancipe de la fiction. De la vidéo, Vitécricri s'oriente vers la musique.

Dans le domaine associatif, ces premiers résultats se traduisent par une amorce de professionnalisation vers l'animation. Des financements publics offrent la possibilité d'occuper deux postes de permanents à Vitécricri, et de s'engager dans un partenariat avec les intervenants sociaux du quartier. Dans les « années Beurs », de 1983 à 86, la bande de départ s'implique plus encore. Parallèlement aux activités socio-éducatives de Vitécricri qui, promu par les collectivités territoriales, rencontre les représentants parisiens du Conseil national de prévention de la délinquance, ou encore intervient dans le cadre de la formation des sous-préfets à la ville, Zebda poursuit ses activités

1. L'éducatrice à l'origine de Vitécricri.

2. Beurre en arabe.

musicales. En 1987, le DSQ Quartiers Nord est créé ; Zebda et Vitecri sont de fait des acteurs de la politique de la ville.

Le monde associatif, le monde du spectacle

Deux scènes sociales se dégagent : d'une part, leur action associative, comme celle des autres structures du quartier, reste circonscrite par l'univers social, militant et subventionné du quartier. D'autre part, ces jeunes se confrontent par le biais du spectacle aux lois du marché et donc à un monde extérieur au quartier.

Pendant, ces deux niveaux vont rester étroitement imbriqués. Le groupe de musique soutient l'action engagée et l'association promeut le groupe de musique. Les deux voies, loin de se faire concurrence, vont au cours des années s'étayer l'une l'autre.

L'aventure nationale autour de la Marche des Beurs, les premiers succès, et enfin la possibilité d'un mouvement fédératif de toutes ces associations de jeunes issus de l'immigration constituent un véritable espoir pour la bande de Vitecri.

Vitecri se replie et « redescend » sur le quartier pour fuir la monopolisation du débat par SOS Racisme. L'action reste orientée vers les demandes immédiates dans le quartier et les animations vidéo dans les écoles. Entre 1988 et 1990, l'association sommeille.

Après une période qu'ils définissent aujourd'hui comme « le creux de la vague », l'association Vitecri redémarre en 91 dans le sillage de Zebda qui confirme sa carrière musicale avec deux disques en 92 et 95, et un premier tube, *Le bruit et l'odeur*³.

L'exemple du festival *Ça bouge au Nord* que Vitecri organise pour la première fois en 1991 est significatif de la combinaison des deux voies d'action. Avec le montage de ce festival, Vitecri et Zebda ont pour objectif de contribuer à tisser des liens sociaux entre ces composantes de la population vivant ou travaillant dans les Quartiers Nord : retraités, jeunes issus de l'immigration, travailleurs sociaux, mais aussi de favoriser les échanges tous azimuts entre les jeunes et avec les artistes. Zebda active à cette occasion un réseau de groupes musicaux sensibilisés à l'expérience des quartiers, participant aussi à des manifestations comme le Printemps de Bourges ou les Francofolies de La Rochelle, et se fait parrainer par le médiatique Jean-Louis Foulquier. Ces liens extra-toulousains se tissent autour de quelques thèmes : solidarité vis-à-vis des démunis, accès à l'exercice de la citoyenneté, république...

Ce festival au budget d'un million de francs est autofinancé à plus de 80 %. À partir de 1991 et à quatre reprises, des financeurs publics (ministère de la culture, FAS, Caisse des dépôts et consignations), et des bénévoles, ont appuyé cette démarche.

Tactikollectif : « une seule tactique, le collectif »

Si Vitecri, dont le groupe Zebda est l'émanation, présente à ses débuts un itinéraire exemplaire des « années beurs »⁴, les relations avec les institutions et notamment la Mairie de Toulouse se dégradent progressivement. Leur volonté de plus en plus affirmée de s'exprimer dans des débats publics sur des questions sensibles, va poser de fait la question de la participation des habitants, un des enjeux les plus forts de la Politique de la Ville. A plusieurs reprises, des conflits apparaissent, cristallisés notamment autour du refus des institutions locales de laisser se créer le café-musique de Vitecri.

En 1997, Vitecri plie boutique, rend les subventions en cours et renaît sous la forme de Tactikollectif. La décision est prise de ne plus solliciter de financements publics et de renoncer aux activités classiques d'animation socioculturelle. L'association, Zebda à ses côtés, devient un collectif promouvant des projets culturels autour de la notion de citoyenneté et affirme sa volonté de « participer à la vie de la Cité ». Les buts de l'association sont de pouvoir prendre part au débat, de se donner les moyens d'être acteurs de la vie publique, et de réaliser des projets culturels. Tactikollectif commence par vendre quelques prestations dans le domaine du spectacle (régie, affichage), tente d'organiser quelques spectacles dans le cadre d'un festival toulousain mais les relations avec la Ville restent tendues et les projets échouent.

Le disque *Motivés* constitue un tournant. Issu de « 100 % Collègues », une fête à l'initiative de la L.C.R. en 1996, ce disque sera finalement tiré à plus de 100 000 exemplaires. Au delà de son succès commercial, les chansons populaires et de révolte revues par Zebda et d'autres artistes dans « Motivés » sont reprises par les manifestants de divers mouvements sociaux. Cette réussite permet à Tactikollectif de revenir sur les Quartiers Nord grâce à l'achat d'un local.

Tactikollectif prend position dans les mouvements sociaux, aux côtés des « sans papiers », pour le vote des étrangers... et publie début 2000 le premier numéro de la *Revue du Tactikollectif et de Zebda*.

« On nous dit : » vous faites de la politique « , comme si c'était mal, que la définition de vivre ensemble c'était la neutralité. Mais nous on s'aperçoit que les jeunes ont une vision sacralisée de l'institution. Il faut désacraliser, les élus sont normaux. On peut participer, on

3. Cette chanson est introduite par un extrait de discours de Jacques Chirac évoquant « le bruit et l'odeur » dus aux immigrés.

4. A. Bategay et A. Boubeker montrent les étapes de la construction publique d'une génération issue de l'immigration, les beurs. « Des Minguettes à Vaulx-en-Velin. Fractures sociales et discours publics » in *Les Temps Modernes*, « Banlieues, relégation ou citoyenneté », n° 545-546, 1992, p 51-76.

doit, on leur dit : inscrivez-vous sur les listes électorales. Le problème c'est que pour les élus ou les responsables de la politique de la ville, la participation c'est être au bureau d'une association, président, secrétaire tout ça, être visible comme ça. Ils croient que c'est ça la citoyenneté et ils le font croire aux jeunes. Tout de suite, ils proposent aux jeunes une association au sens juridique et voilà, tout le monde est content et ça se casse la gueule dans les semaines qui suivent. »

La rupture avec les institutions en charge de la politique de la ville, et particulièrement avec la mairie, est consommée et prend un tour public, la presse locale et nationale se faisant l'écho de ces relations tendues. Les musiciens refusent notamment en 1999 la demande faite par le maire de Toulouse d'inaugurer le Zénith. Pendant ce temps, une alchimie s'opère du côté du spectacle avec le public toulousain. Pour les jeunes comme les moins jeunes, Zebda représente d'abord une réussite locale mais surtout une forme moderne de « toulousanité » qui trouve là à s'exprimer et qui contraste avec l'image lisse de la ville. Conjuguant révolte et gaité, « on n'est pas NTM », discours militant et idéologie pragmatique, Zebda affirme avec constance des références toulousaines depuis le début de son parcours.

Dernier acte : Zebda et Tactikollectif annoncent en mai 2000 la formation d'une liste « Motivé-e-s » pour les élections municipales de 2001 à Toulouse. Cette liste obtient 12,5 % des suffrages lors du premier tour, vote la fusion avec la liste PS, et malgré l'échec du second tour, compte maintenant quatre conseillers municipaux.

Organisateurs de spectacles jeux/professionnels de l'interculturel

Le tissu institutionnel dans lequel œuvrent les professionnels fourmille de lieux vers lesquels convergent les acteurs locaux, où, pourrait-on dire, ils sont reconnus et constitués comme tels. À la fois, ils y « représentent » une collectivité qui se trouve officiellement définie (les jeunes, les habitants) et sont ainsi engagés dans un processus de production d'identité, et à la fois ils sont mis en position de négociation dans un réseau interne au quartier et dans les instances médianes où s'élaborent et s'appliquent les politiques urbaines.

Ils instaurent des modèles de rapports sociaux, dessinent des projets collectifs. À ce titre, tous les professionnels des quartiers sont des promoteurs d'habitants, tous sont engagés par leur action socialisatrice.

La construction d'une compétence professionnelle tient dans le fait de pouvoir présenter et activer à tous moments les affinités culturelles avec son milieu et se construit sur la dichotomie professionnels/habitants. Le risque est de faire apparaître l'habitant en figure

inversée, comme celui qui doit être éclairé, réhabilité, ou étudié. C'est ainsi que des notions banales comme *les pères, les familles, les jeunes* font l'objet d'un usage professionnel implicite pour désigner en réalité des pères oisifs, des familles défaillantes, des jeunes en bande. Sous l'apparence d'une absolue neutralité, ces



Préparation des élections municipales 2001.

signifiants collectifs sont essentiellement privatifs et produisent un effet simultané d'« anonymisation » et de disqualification⁵.

La participation par le fait d'être habitant, par le territoire ou l'origine et donc par le stigmaté, interdit toute forme de réelle professionnalité. En ce sens, Zebda peut difficilement être situé du côté de ceux qui ont le mandat « d'agir sur ».

Zebda et Tactikollectif ne sont donc pas « intégrables » dans l'univers culturel de la militance qui imprègne les quartiers depuis déjà une vingtaine d'années. Ils n'appartiennent pas à cette forme de représentation et d'intervention reconnue, techniciens ou professionnels du social, génération de militants⁶. Ainsi, un acteur local du contrat de Ville remarque à propos d'un intervenant dans les quartiers : « Lui, c'est quand même un ex-militant cégétiste. C'est quand même quelqu'un qui a bossé. [...] Vitécrici je l'ai moins bien repéré, ce n'est pas le même réseau. [...] Ce sont des

5. D. Terrolle utilise ce terme à propos de l'usage social de l'anonymat à l'encontre des SDF. « Anonymisation et défense collective », *Ethnologie Française*, XXVI, 1996, 3, Mélanges. L'auteur cite C. Pétonnet à propos de ces signifiants : asociaux, inadaptés, marginaux dans les années soixante-dix, puis handicapés sociaux en 75, familles défavorisées ensuite et dernièrement exclus. On peut rajouter que le caractère progressivement euphémique de cette généalogie, qui n'altère du reste en rien la fonction idéologique, triomphe avec les termes anodins de père, mère ou jeune.

6. J. Ion, « La fin des petits clercs ? Gestion sociale urbaine et travailleurs sociaux », in J. Donzelot (dir.), *Face à l'exclusion, le modèle français*, Éd. Esprit, Paris 1991.

jeunes issus de l'immigration mais qui n'ont pas complètement intégré tous les schémas de fonctionnement très compliqué de notre société.»

La politique de la ville a dynamisé le secteur de l'animation culturelle, interrogé l'usage professionnel de la culture au sens anthropologique du terme. De nouveaux professionnels sont apparus dans les quartiers, médiateurs culturels, créateurs... L'association Cavale, née dans le quartier du Mirail à Toulouse, illustre l'émergence de ces anciens militants qui se mobilisent sur les valeurs de l'interculturel. À Toulouse, Vitécric a été l'objet d'une comparaison permanente avec l'association Cavale siégeant dans le quartier du Mirail.

Nous avons déjà analysé Cavale et notamment son festival « Racines »⁷. La mise en exergue par les institutions de la politique de la ville de Cavale jusqu'au niveau national, répondant en partie au choix de faire apparaître le Mirail comme un quartier exemplaire du point de vue de la culture n'est certes pas indifférente. Déjà, le projet architectural ambitieux du Mirail visait à favoriser l'existence de nouvelles relations entre les habitants. L'action de Cavale s'inscrit en écho de cette philosophie urbanistique.

Les professionnels de Cavale ne sont pas issus de l'immigration. Ils ont démarré leur carrière comme anciens militants politiques reconvertis dans la promotion de la culture ou plutôt des cultures des quartiers



Un milieu à la parité spontanée.

(des « ouvriers culturels » selon leur propre expression). S'ils ont, pour certains, habité le quartier du Mirail, c'est à l'époque où celui-ci était considéré comme un lieu d'expérimentation sociale, avant que les différentes vagues d'immigration ne contribuent à le stigmatiser. Comme Zebda, ils ont fait depuis le début de notre enquête un parcours remarquable à Toulouse, mais dans le champ institutionnel. La Mounède, leur café musique, est devenu le haut lieu des rencontres des acteurs locaux de la Politique de la Ville, le fondateur de Cavale est chargé de mission au conseil régional et l'association siège toujours au cœur du quartier. Aujourd'hui, ces structures forment un réseau reconnu

vers lequel les institutions orientent toute initiative culturelle dans les quartiers. Autrement dit, ces professionnels sont des experts, aussi bien en matière de médiation culturelle entre habitants et professionnels, que dans le domaine des métiers du spectacle.

Les actions de Cavale se situent dans le registre de l'interculturel. La valorisation et l'éloge des cultures issues de l'immigration s'accompagnent d'une critique de la modernité et du caractère normatif de l'intégration dans notre société. L'identité ethnique devient alors un outil militant, le support idéal d'une critique du monde dominant et homogénéisant. Cela pose problème car la finalité des politiques publiques reste bien l'intégration ou en tous cas une certaine socialisation des populations en difficulté. Cet esprit interculturel est alors porteur de non-sens ou tout au moins d'incohérence pour les habitants.

S'intégrer au monde actuel, devenir citoyen, se socialiser, qui sont autant d'injonctions permanentes pour les habitants des quartiers, revêtent dans ce langage symbolique l'aspect d'une faute, la faute de celui qui a mêlé et troublé les identités, de celui qui a franchi une ligne qu'il n'aurait pas dû franchir. C'est pourquoi les actions s'énoncent comme jouant un rôle de restauration culturelle, presque curatif.

Entre d'une part la négation de pratiques religieuses ou culturelles spécifiques (ne pas parler arabe dans certains lieux, ne pas être voilée dans d'autres...⁸) et les engagements à retrouver leurs racines d'autre part, les habitants sont pris dans un paradoxe qui nie leur expérience particulière d'immigré et qui agit alors comme une punition collective : plus ils obéissent à ces injonctions, plus ils s'engagent symboliquement dans l'ordre de la faute.

La comparaison des actions de Cavale et de Vitécric met au jour des démarches différentes. Il suffit de considérer les programmations et les affiches des deux festivals respectifs pour s'en convaincre. Même si ni *Racines*, ni *Ça bouge au Nord* n'existent plus aujourd'hui, ces deux manifestations participent de la mémoire locale de la politique de la ville et les deux affiches de 1994 ont d'ailleurs fait carrière bien au-delà du temps fort de ces manifestations. Les belles jambes du « sauvage » de Cavale décorent encore le bureau des trois sous-préfets à la Ville qui se sont succédé à Toulouse durant ces quelques années. De même, c'est toujours le boxeur Al Brown qui engage en 2000 les jeunes à s'inscrire sur les listes électorales au dos de la revue du Tactikollectif.

7. G. Zoïa, « La médiation culturelle en périphérie urbaine et ses références », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 70, 1996.

8. Lors d'un entretien, un salarié de la CAF nous a précisé que lui-même et ses collègues avaient pour consigne de ne pas laisser sans réagir s'exprimer en arabe les femmes fréquentant le centre.

L'affiche de *Ça bouge au Nord* met en effet en scène la silhouette dégingandée de ce boxeur noir pour lequel le dépliant du programme du festival précise : « Al Brown, boxeur né en 1902 à Panama, champion du monde poids coq. Il est considéré comme l'un des meilleurs pugilistes de tous les temps. Celui que l'on surnomme « la libellule » a fait une partie de sa carrière en France où il fréquenta Gabin, Raimu, Tino Rossi, Joséphine Baker, et Pierre Montané, le boxeur toulousain. » Sur l'affiche, le boxeur est en tenue de combat et tient entre ses gants un accordéon en éventail dont les soufflets colorés en bleu, blanc et rouge reproduisent le drapeau français. Mais la boxe, qui est un des sports de combat favoris des jeunes des quartiers, est ici définie comme fondamentalement joyeuse : au dos du programme du festival et en exergue sur le premier feuillet du dossier de presse qui reproduit l'affiche, figure une phrase de Jean Cocteau à propos de Al Brown : « La boxe doit être joyeuse, un boxeur qui rage boxe mal, un boxeur danse. »⁹

Ça bouge au Nord proposait des musiques populaires au sens le plus large du terme. Lors de la soirée de clôture en 1994, la prestation de l'accordéoniste musette Yvette Horner suivit des démonstrations d'une école de danse, tangos, valse, rumbas. Pendant Racines, le public se voyait proposer tajines, accras, ou cuisine africaine, alors que le grand concert du dernier soir clôturant *Ça bouge au Nord* s'accompagnait d'un banquet offrant des magrets, du vin, des frites ou de la bière.

Références mondiales ou exotiques du côté de l'association « française » ; références françaises voire toulousaines du côté des jeunes habitants issus de l'immigration. Amener à la découverte de la culture exotique d'une part, exprimer une expérience à la fois singulière et singulièrement française d'autre part¹⁰.

Les benjamins de l'immigration

Zebda et Vitecri ne sont pas identifiables à leurs aînés, intellectuels maghrébins de la génération précédente n'ayant pas grandi en France, même si ces derniers se sont aussi impliqués dans les marches des beurs ou d'autres mouvements pour l'égalité et contre le racisme. Souvent promoteurs de plus anciennes associations de quartier dans le domaine de l'entraide, la solidarité ou la promotion folklorique, ces aînés évoluent dans un cadre institutionnel défini et balisé, et proposent des modèles d'intégration essentiellement « éducatifs ».

La question de génération est importante : les jeunes de la mouvance Zebda apparaissent dans bien des domaines plus intégrés au monde moderne que leurs aînés issus de l'immigration, par leur niveau scolaire, leur maîtrise de la langue, leur connaissance souvent approximative de l'arabe.

Mais plus encore, certains de ces aînés ont intériorisé le regard de l'Autre sur eux¹¹, cet Autre universel. Il n'est pas surprenant à cet égard que ces médiateurs reprennent les notions morales de leurs collègues non issus de l'immigration : il faut éduquer, socialiser, moraliser les habitants, les rendre citoyens, tenter de les dissuader de développer des particularismes. Ils sont alors pris dans un paradoxe : s'ils se font reconnaître en marquant leur distance symbolique avec les habitants et leur proximité avec leurs collègues, simultanément ils se nient et développent une identité coupable¹².

Certains éducateurs sont aujourd'hui pris dans une tension qui redouble le paradoxe précédent : affirmer leur subjectivité, conformément à l'injonction contemporaine de réalisation personnelle, passe par le fait de retrouver des éléments de leur identité familiale, culturelle. C'est ainsi qu'on rencontre aujourd'hui des éducateurs de tous âges qui déploient des ruses pour jeûner en cachette, suite à des remarques de leurs collègues, stupéfaits d'apprendre qu'un tel, « ayant fait des études et tout, pouvait faire le ramadan. ».

Enfin, c'est aussi comme un effet de génération que peut être pensée la volonté de Zebda de contourner les pesanteurs locales par le national, voire l'international. Vitecri puis Zebda, bien que se présentant comme « hyper toulousains » ont de nombreuses attaches extra-locales. Dans une ville dans laquelle la droite sociale fait bon ménage avec la gauche voire l'extrême gauche, grâce à une capacité d'attraction très forte du pôle municipal¹³, les réticences institutionnelles sont alors fréquemment rationalisées en termes de manipulation parisienne : « C'est vrai qu'ils sont très portés nationalement, je ne suis pas certaine que ça ne leur porte pas préjudice un jour sur le plan local. Moi, j'ai senti une certaine frilosité de la part des financeurs, en disant

9. Ajoutons à propos d'Al Brown qu'il fut la vedette en 1932 d'un combat organisé au profit de l'expédition Dakar-Djibouti dirigée par Marcel Griaule.

10. Le dossier de presse est accompagné d'un certain nombre de cartes postales. Deux d'entre elles font explicitement référence à la culture des banlieues ; on y voit une composition style BD dans laquelle entrent pêle-mêle des figures célèbres de la bande dessinée, des images de tags sur fond de palissade ou façades de cités. Ces cartes illustrent parfaitement la question de l'intégration culturelle des jeunes des banlieues et rejoignent un imaginaire devenu ces dernières années presque un patrimoine. Les deux autres font directement référence à la volonté d'intégration, aux notions de citoyenneté politique. Sur la première carte, on peut lire « J'aime mon pays » sur une France rayée de vert, jaune et rouge. La deuxième représente un groupe de jeunes filles dans une prairie avec pour légende « En France ».

11. C. Taylor, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Paris, Aubier, 1992. L'auteur écrit, évoquant les théories de F. Fanon : « Les groupes dominants tendent à renforcer leur position hégémonique en inculquant une image d'infériorité aux groupes soumis. »

12. D. Lapeyronnie relève ce processus à propos des habitants. « L'immigration et ses amalgames », *Hommes et Migrations*, n° 21, 1998.

13. La figure de Claude Llabrès, ex-porte parole des fondateurs communistes, et délégué aux affaires culturelles de Dominique Baudis est exemplaire sur ce point.

«on est obligé de passer par là parce que Paris nous impose ci et ça», peut-être que nous localement on aura des réticences, on aurait peut-être vu les choses autrement.»

Une association inclassable ?

La plupart des jeunes dans le sillage de Tactikollectif sont issus de l'immigration, mais ce trait constitue un élément d'identité fondé sur une expérience sociale plus que sur une culture particulière. Les références publiques à une origine sont rares et la sensibilité aux combats algériens côtoie des intérêts pour d'autres lieux et formes d'oppression. La culture au sens anthro-



Zebda au Capitole.

pologique du terme est vécue sur un mode essentiellement intérieur et privé¹⁴.

Cet «autre» univers culturel auquel ils appartiennent, ils le placent délibérément du côté du «dedans», de leur intimité. En revanche, la question de l'intégration est tournée vers l'extérieur, elle est publique, elle est explicitement le sens de leur action : «Nous, notre lutte, c'est de dire intégrez-vous [...] je pense à Akim, il a un accent de Toulouse gros comme ça, il en connaît beaucoup plus sur l'histoire du rugby à 13 que je ne sais quoi»

Pourtant, alors que s'achève la première période dans laquelle l'association est donnée en exemple, les entretiens témoignent d'un soupçon de pratiques illícites, recel, utilisation des fonds... Pointe également le sentiment que «de toute façon, ces jeunes sont arrivés au maximum de ce qu'ils peuvent faire». Enfin, les critiques les plus explicites sont portées sur leur caractère «communautaire»¹⁵.

L'éloge des communautés culturelles se retourne : ceux qui sont issus de cultures différentes et valorisés par leur authenticité, sont alors disqualifiés en tant que

porteurs de capacités organisationnelles sur le quartier. Justifiant le refus des institutions de soutenir le projet du café musique de Zebda, les réticences s'expriment ainsi : «Ils fonctionnent en famille, on ne sait jamais trop ce qu'ils font dans leur association» [...] Quand on vient me présenter un projet alors que ça va être payé sur des crédits déconcentrés et qu'on me laisse entendre que tout est déjà bouclé au niveau de l'agence sur la simple question que la personne de l'agence se trouvait être du même village de Kabylie que le porteur de projet, ça gêne.»

Au fond, plus Zebda et Vitecri affirment le caractère laïque de leur action et répètent leur souci d'intégration, plus ils favorisent la confusion sur les frontières des deux pôles habitants/professionnels, et créent l'inquiétude. Les entretiens avec les membres du groupe expriment d'ailleurs ce paradoxe : «C'est comme s'ils avaient peur de ne pas être assez français, assez hexagonaux, assez européens et comme si nous on l'était trop devenu. [...] C'est comme pour Zebda, j'attends le jour où ils vont nous mettre dans le bac du Proche-Orient alors que j'en suis aussi éloigné que les berri-chons.»

« Un boxeur qui rage boxe mal, un boxeur danse »

L'itinéraire de Zebda conteste implicitement le caractère naturel et irréversible des identités. Il rend visible en permanence la propriété de l'ordre social construit d'être susceptible de changer. Plus ils s'intègrent, plus ils montrent leur capacité à «trahir», et plus ils témoignent de cette possibilité en remettant en cause l'ordre naturel, «intégré»¹⁷. Zebda «pollue», brouille les catégories. Ceux qui passent les frontières sont perçus comme des transfuges dangereux, car ils sont susceptibles à tout moment de (re) partir ailleurs,

14. Les jeunes de Tactikollectif illustrent l'analyse d'A. Sayad : «La nationalité d'origine, la nationalité dans laquelle on naît est une nationalité maternelle (sur le modèle de la langue maternelle) ; elle est aussi la nationalité d'où l'on part, avec laquelle on se sépare et qu'on peut alors répudier ; elle est sous ce rapport une nationalité féminine, nationalité de l'intimité et de la vie domestique, des choses secrètes, internes à la maison et à la famille ; elle aurait comme une parenté ou une homologie de situation avec ce qu'on a appelé dans le cas de la diaspora juive la «nationalité intime», la «pseudo nationalité». Par contre, la nationalité qu'on acquiert et vers laquelle on va, tantôt d'une démarche conquérante et triomphante, et tantôt, au contraire, d'une démarche hésitante et résignée (comme si on allait vers quelque refuge secourable) est une nationalité masculine.» «Naturels et naturalisés», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 99, 1993.

15. Une série d'entretiens complétée par deux recherches sur la politique de la Ville à Toulouse entre 1995 et 2000.

16. Agence parisienne pour les petits lieux de spectacle qui a un rôle d'expertise pour les cafés musique.

17. M. Douglas écrit : «Les polluants ont toujours tort. D'une manière ou d'une autre, ils ne sont pas à leur place [...] et de ce déplacement résulte un danger pour quelqu'un». *Op. cit.*

de trahir, et en même temps ils démontrent le caractère aléatoire des regroupements de la société d'accueil.

Même la composition mixte du groupe du point de vue des origines contribue à la difficulté du classement. Cette perspective, au cœur des débats sur le multiculturalisme, inquiète l'action publique dans les quartiers.

Si les thèmes et les actions de certaines associations culturelles mettent parfois en scène un univers multiculturel en trompe l'œil, Zebda parle d'une expérience sociale particulière qui n'est ni celle de leurs parents ni celle des professionnels des quartiers. Leur identité est fondée sur une expérience sociale plus que sur le maintien de traits culturels. En ce sens, c'est leur métissage même qui est politique et qui, loin de témoigner d'obstacle à l'intégration ou d'incompatibilité entre les cultures, est le fondement de leur participation sociale¹⁸.

Que ce soit sur la base d'un constat s'appuyant sur la nécessité de faire évoluer les conduites de populations définies comme « à éduquer » ou sur celui des quartiers comme sites pilotes potentiellement porteurs de nouvelles formes – plus ou moins héroïques – de sociabilité ou de fraternité, l'action publique reste encore souvent pensée sous la forme de l'action sanitaire, du soin, de la réparation et laisse peu de place aux populations concernées. Alors que l'engagement sur les quartiers est souvent synonyme de souffrance et de noirceur, textes et attitude de Zebda sur scène témoignent d'une « motivation » qui, loin de la seule dénonciation, se fonde sur un certain pragmatisme. Comme pour certains autres issus des quartiers¹⁹, et contrairement à un courant sombre ou violent du rap, l'expérience individuelle est un support à l'engagement mais également à la fête qui témoigne du fait que les difficultés n'étouffent jamais complètement les possibilités de « bouger ». Les formes de la campagne municipale 2001 de la liste « motivé-e-s » en témoignent largement : des assemblées générales au café « Puerto Habana » jusqu'au grand meeting de soutien au candidat socialiste François Simon entre les deux tours, en passant par le « Ouste Douste » qui renoue avec la tradition des chansonniers, l'ampleur des enjeux sociaux et politiques qu'ils énoncent est constamment appuyée par des pratiques festives.

BIBLIOGRAPHIE

Abdallah-Preteceille M., (1995), « L'éducation interculturelle en France », *Migrants-formation*, n° 102.

Battegay A. et Boubeker A., (1992), « Des Minguettes à Vaulx-en-Velin. Fractures sociales et discours publics », *Les Temps Modernes, Banlieues, relégation ou citoyenneté*, n° 545-546, Paris, Gallimard.

Delarue J. M., (1991), *Banlieues en difficultés : la relégation*. Rapport au ministre d'État, Paris, Syros.

Douglas M., (1981), *De la souillure*, Paris, Maspero.

La question posée par cet itinéraire est celle de la reconnaissance d'acteurs sociaux autonomes issus de l'immigration. Alors même que la politique de la ville affirme la nécessité de participation des habitants, celle-ci semble toujours décalée par rapport aux attentes publiques et apparaît presque inéluctablement comme inadéquate ou suspecte. La trajectoire de Zebda, depuis la production d'un film d'amateur jusqu'à la participation au conseil municipal de Toulouse, est significative de cette volonté et cette difficulté à être reconnu comme acteur social : elle figure le passage d'un statut de « population cible » d'une politique publique à celui d'acteur autonome voire de représentant. Que cet itinéraire n'ait pu d'une part se réaliser qu'à partir de multiples contournements : du social par le culturel puis par le politique, du local par le national, nous paraît illustrer la difficile reconnaissance du fait associatif, car porté par définition par une minorité.

Comme Zebda, la liste « Motivé-e-s » est culturellement mixte. Elle ne fait pas une part importante à l'expérience de l'immigration et des quartiers : elle vient de là pour parler aussi d'autre chose. Si on n'a pas assez dit durant la campagne ce que l'originalité de cette liste empruntait à cette expérience, c'est que l'espace politique français ne peut encore abriter l'expression d'une telle affirmation. L'heure n'est plus aux marches des Beurs du début des années quatre-vingt et ou à la mouvance SOS Racisme. La liste « motivé-e-s » dépasse le débat entre république et multiculturalisme en faisant émerger sur la scène publique des enfants de l'immigration qui ne s'en revendiquent pas et dont l'expérience dépasse largement cette appartenance.

Geneviève Zoïa, Laurent Visier

18. Opposer socialisations familiales ou culturelles et intégration n'a guère de sens. W. Thomas et F. Znaniecki avaient déjà montré comment, dans le Chicago du début du XXe siècle les identités particulières d'une communauté pouvaient constituer des sortes de paliers vers une intégration plus large en modifiant la société à laquelle on s'intègre. W. Thomas et F. Znaniecki. *Le paysan polonais. Récit de vie d'un migrant*, Paris Nathan, 1998.

19. On pense en particulier au comédien Djamel.

Guillaumin C., (1992), « La différence culturelle », in M. Wieviorka (dir.), *Racisme et modernité*, Paris, La Découverte.

Hugues E., (1996), *Le regard sociologique*, Paris, Éd. de l'EHESS.

Ion J., (1991), « La fin des petits clercs ? Gestion sociale urbaine et travailleurs sociaux », in J. Donzelot (dir.), *Face à l'exclusion, le modèle français*, Paris, Éd. Esprit.

Lapeyronnie D., (1998), « L'immigration et ses amalgames », *Hommes et Migrations*, n° 21.

Sayad A., (1993), «La nationalité d'origine. Naturels et naturalisés», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 99.

Strauss A., (1992), *Miroirs et masques*, Paris, Métailié.

Taylor C., (1994), *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Aubier, Paris.

Terrolle D., (1996), «Anonymisation et défense collective», *Ethnologie Française*, n° 3, XXVI.

Thomas W. et Znaniecki F., (1998), *Le paysan polonais. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan.

Visier L. et Zoïa G., (2000), «Les grands frères de banlieue. L'invention d'une autorité», *Enfances et psy*, n° 11.

Zoïa G., (1996), «La médiation culturelle en périphérie urbaine et ses références», *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 70.

Zoïa G., (1997), «La mobilisation des références culturelles pour l'action dans les quartiers en difficulté», in J. Métral (dir.), *Les aléas du lien social*, Paris, La Documentation française.

Zoïa G. et Visier L., (1996), «En banlieue résonnent tous nos malaises», *Esprit*, n° 10, octobre 1996.

Geneviève Zoïa est ethnologue, maître de conférences à l'UFM de Montpellier. Ses travaux récents ont porté sur les initiatives culturelles en périphérie urbaine, les jeunes et les professionnels de l'action publique dans les quartiers. Elle conduit actuellement une recherche collective sur les « Trajectoires adolescentes et l'appropriation différenciée de la ville » dans le cadre du Programme interministériel de recherches « Cultures, ville et dynamiques sociales ».

Laurent Visier est sociologue, maître de conférences à l'Université Montpellier I (faculté de Médecine), chercheur au CADIS (EHESS, Paris). Ses travaux récents ont porté sur les handicapés au travail et les professionnels dans les quartiers sensibles. Il travaille actuellement sur la question de l'information dans le domaine de la santé.

Ils ont publié ensemble : « En banlieue résonnent tous nos malaises », *Esprit*, Les orphelins des trente glorieuses, 10, Paris, octobre 1996 ; « Les grands frères de banlieue. La parenté spirituelle contre la violence », *Enfances et psy*, violence et adolescences, n° 6, Paris, 2000.

< zoia@wanadoo.fr >